JOACHIM MURAT

ROI DES DEUX SICILES

SA SENTENCE, SA MORT,

DRAME HISTORIQUE ET A SENSATION EN UN ACTE,

— PAR —

ERNEST DOIN.

21 DECEMBRE, 1879.

MONTRÉAL :
PAYETTE & BOURGEAULT, Libraires-Editeurs,
250 Rue St. Paul.

1880.

PS
8407
O4J6
Ex. 2
S

B. Q. R.
NO. 421

JOACHIM MURAT

ROI DES DEUX SICILES,

SA VIE, SA MORT.

PERSONNAGES.

JOACHIM MURAT,	Roi de Naples, beau-frère de Napoléon 1er.
NUNZIANTE,	Général de la légion Calabre inférieure.
STRALTÉ,	Capitaine.
FRANCESCO,	Lieutenant-rapporteur.
ANTONIO DE MADEA,	Prêtre Franciscain, 60 ans, barbe blanche.
LEPRINE ACHILLE,	Fils de Joachim Murat, 10 ans.
FRANCIS,	Soldat 40 ans.
PAOLA,	Jeune Soldat.
Plusieurs soldats.	

La scène se passe au Pizzo, dans la Calabre. Le théâtre représente une salle sombre qui sert aux exécutions militaires pour des chefs haut placés ; à droite une porte qui est sensée ouvrir sur une autre salle ; aussi à droite, vers le fond, une fenêtre, quelques chaises, une table sur laquelle est tout ce qu'il faut pour ecrire ; au côté opposé une autre petite table sur laquelle est un miroir, peigne, brosse, &c., &c. ; à gauche, une estrade d'environ 6 pouces d'élévation, destinée pour les exécutions ; au fond un lit de repos.

SCÈNE 1ÈRE.

Francis, Paola.

FRANCIS.

Eh bien, Paola, le Roi a-t-il reposé cette nuit, après la triste et cruelle journée d'hier?

PAOLO.

Oh ! non, au moins très peu ; son sommeil a été très agité !...Je le regardais souvent et je le voyais se promener à grands pas.

FRANCIS.

Pauvre Roi ! Sais-tu Paola, que c'est une honte pour nous qui fûmes ses soldats ! Une honte pour notre pays si Joachim Murat est condamné à mort ?

PAOLA.

Je pense comme toi, Francis, mais rapprochons-nous ...on pourrait nous entendre ; le jour commence à paraître (ils se rapprochent.) Tu sais si l'on peut compter sur moi pour la discrétion ?

FRANCIS.

Et moi, Paola. tu connais mon cœur ! (Ils se serrent la main.)

PAOLA.

Tu te trouvais, n'est-ce pas, à l'arrestation du roi Joachim ? Raconte m'en donc les tristes résistances.

FRANCIS.

Volontiers, quoique ce fatal événement m'arrache encore des larmes, j'éprouve cependant un sentiment de fierté en me rappelant le courage de notre roi dans cette fatale journée ; mais je vais prendre les faits d'un peu plus haut ; tu as sans doute entendu parler de la révolte qui eût lieu à Naples au sujet de la guerre d'Italie...Murat se vit forcer de fuir, lui qui ne tremblait pas devant un escadron de cosaques ; son beau-frère, l'empereur Napoléon, l'accusait d'être l'auteur de toute cette révolution, ne voulut pas le recevoir et l'exila de la France. Le roi actuel, Ferdinand, monta sur le trône de Naples et voua une haine mortelle à Joachim Murat son prédécesseur, tant il le craignait !...Murat malgré les menaces de son beau frère revint en France, traqué comme une bête fauve ; il trouva des

amis pour le cacher et le soustraire aux poursuites de ses persécuteurs !...La déplorable bataille de Waterloo eut lieu: tu as entendu parler de toutes les péripéties de ce grand drame militaire qui abattit le grand vainqueur de tant de rois ! Il fut exilé à son tour. Les bourbons revinrent en France; Louis XVIII monta sur le trône, mais Murat, loin d'être en sureté, se vit poursuivi avec le même acharnement; c'est alors, qu'à Toulon, par dévouement de plusieurs amis il résolut d'aller en Corse, là il put armer une petite flotte dans l'espérance de revenir à Naples et conquérir son trône, car il comptait sur ses anciens soldats qui gardent encore de lui un riche et brillant souvenir !

PAOLA (avec enthousiasme.)

Oh ! oui ! oui !

FRANCIS.

Mais, hélas ! mon cher Paola. il n'était entouré que de traîtres dont le seul but était de livrer Murat aux autorités Napolitaines attachées au roi Ferdinand !...Parmi ces lâches, il en était un surtout que tu connais, l'intendant militaire Luidgy.....Cet infâme était vendu aux ennemis de Murat et vint trouver celui-ci à Ajaccio pour lui offrir ses services de dévouement.

PAOLA.

L'infâme !

FRANCIS.

Le roi ne se doutant de rien, les accepta ; on partit du port d'Ajaccio avec plusieurs bâtiments tous chargés de soldats, d'officiers.....Au bout de quelques jours, à la suite de plusieurs coups de vent, des bâtiments se détachèrent de la flotte, ne les voyant plus le lendemain, Joachim Murat commença à avoir quelques soupçons de trahison sur la fidélité des siens. Alors, de concert avec le général Franchesseti, homme de cœur et de dévouement, il forma le projet de passer le détroit de Messine pour entrer dans l'Adriatique, ne point débarquer dans la Calabre, et enfin,

à Trieste reclamer de l'Autriche l'asile qu'elle lui avait fait offrir par le Prince de Melternik pendant son court séjour en Corse.....Mais les vivres manquaient sur le bateau amiral, le seul qui restait de la flotte; on se trouvait en face du Pizzo, de ce pays dont le peuple s'est couvert de honte hier en osant porter la main sur son roi !

PAOLA.

Continue, mon brave, je tremble !

FRANCIS.

Alors le roi ordonna à un commandant maltais, nommé Barbara, d'aller à terre faire des vivres, mais cet officier, ou plutôt ce traître, demanda les propres papiers du roi afin, disait-il, ne pas être inquiété par les autorités locales. Murat lui ordonne de débarquer sans ces papiers..... Barbara refuse.....Murat, dont tu connais la belle et mâle figure, tremble de rage, lève la cravache sur l'officier..... puis, prenant une résolution subite, il ordonna au peu d'officiers qui lui restent ainsi qu'aux soldats de revêtir leur plus belle uniforme, lui-même se met à la tête en disant : le sort en est jeté, débarquons au Pizzo. Allons mes amis du courage et en avant !

PAOLA.

Oh ! malheur ! malheur !

FRANCIS.

Oui, malheur, car grâce au traître Luidgy qui, de concert avec Barbara, savait bien que c'était ici, au Pizzo qu'il livrerait celui qui l'avait comblé de biens !...C'était le dimanche. quelques instants avant la messe. toute la population se trouvait devant la porte de l'église, Joachim arrive son drapeau à la main et s'écrie : Amis ! je suis Joachim Murat, votre roi ! Criez vive le Roi et je remonte sur le trône que Ferdinand a usurpé !...Un silence profond répond seul à ces paroles. Murat voit le danger et crie aux siens en avant ; ils gagnent la montagne mais bientôt Capelli, capitaine de gendarmerie, se mit à la tête du

peuple, chacun court aux armes on se met à la poursuite du roi. Les balles sifflent, la faible troupe de Murat répond aussi par une fusillade ; il voit que le sang va couler : bas les armes, s'écriait-il, et à la mer !.....Après une course effrenée ils arrivent sur le rivage, mais hélas, mon cher Paolo, le seul bâtiment, le seul espoir du roi avait disparu ; le lâche Barbara allait porter la nouvelle de l'arrestation du roi !

PAOLA.

Lâche ! lâche ! ô mon Dieu !

FRANCIS.

Oui, lâches !...Aussi Murat ne peut croire à tant de trahison, il regarde autour de lui, le général Franchesseti et le jeune Campana, son aide de camp, seuls l'avaient suivi.....Tu vois, ami, que Luidgy avait bien pris toutes ses horribles précautions.....Que faire ? Ils entendent les cris de fureur du peuple.....Une barque de pêcheur est sur le sable, ils travaillent tous les trois avec les forces d'une dernière agonie pour la mettre à flot.....En ce moment une dernière décharge se fit entendre...l'aide de camp tombe frappé de deux balles, la barque est à l'eau...Franchesseti embarque en criant au roi : Sire ! Sire! venez, venez...le roi veut le suivre, mais ses éprons s'embarassent dans les mailles d'un filet de pêcheur, la barque se dérobe sous sa main et il tombe sur la plage le visage dans la mer pendant que Franchesseti s'éloigne à force de rames.

PAOLA.

O mon Roi ! et je n'étais pas là !

FRANCIS.

Enfant !...j'y étais, moi, qui ai combattu tant de fois à ses côtés, mais il fallait concentrer dans mon cœur tout ce que je souffrais...Que faire ! Quelques hommes dévoués contre tout un peuple !

PAOLA.

Comment !

FRANCIS.

En un instant, toute la population fut sur lui, en un instant, aussi comme des bêtes fauves elle se rue sur lui, lui arrache ses épaulettes, ses croix, déchire son drapeau, elle veut le mettre en pièces lui même, mais bientôt Capelli le prend sous sa protection et Joachim Murat, Roi des deux Siciles, cinq minutes après, fut jeté dans la cour au milieu des voleurs et d'assassins !

PAOLA (sanglottant.)

O mon Dieu ! Pauvre Roi !

FRANCIS.

Au milieu de tous ces malfaiteurs, Murat montra encore sa grande âme, son courage ; à peine fut-il entré. que tous ces hommes l'entourent, Murat les regardent avec des yeux qui lancent des éclairs,...plusieurs le reconnaissent, ils se parlent et tout à coup les cris de Vive le Roi ! Vive Joachim Murat se font entendre !...Ces mêmes cris répétés dans une prison le faisaient remonter sur son trône s'ils eussent été proferés sur la place du Pizzo !...Le Roi sourit amèrement et tirant de ses poches deux poignées de pièces d'or : tenez, dit-il, en les leur jettant, il ne sera pas dit qu'un Roi tout découronné qu'il soit ne vous aura pas fait largesse !...C'est alors que le général Nunziante, son vieux camarade comme il l'appellait toujours, vint le tirer de là et le mit dans ces deux salles. (Il montre celle de droite.)

PAOLA.

Et aujourd'hui peut-être, une sentence de mort, sentence inique, prononcée par ceux-là mêmes qui l'acclamaient viendra l'enlever à notre amour !...Oh ! tiens, Francis, je suis jeune, mais si tous étaient comme moi....

FRANCIS.

Que voudras tu faire?

PAOLA.

Si mes tristes pressentiments s'accomplissent, on choisira, pour exécuter l'arrêt de mort, les soldats qui auront servis sous lui. Eh bien ! Nous devons tous nous entendre et dire : Non, nous ne voulons pas, nous refusons de tirer sur notre Roi.

FRANCIS.

Bien, bien, Paola, le ciel te bénira, mon fils, car tu n'oublie pas celui qui fut notre père.....Qui, nous verrons nos camarades et tous seront comme nous, mais, d'autres accepteront cette triste tâche, du moins, nous, ses fidèles, nous ferons voir à notre Roi ce que nos cœurs sont pour lui.

PAOLA, (regardant à droite, très-ému.)

Francis !...Francis !...vois .....vois.....(Il pleure.) ô mon Dieu ! Mon cœur se brise dans ma poitrine !

FRANCIS.

Silence, ami ! Silence et respect à la Majesté malheureuse.

SCÈNE 2ME.

Les précédents : le Roi, (il entre les bras croisés sur sa poitrine, les deux soldats ont un genou à terre et présentent les armes.)

LE ROI.

Que la nuit m'a paru longue, ô mon Dieu ! Il me tarde de voir arriver les dépêches de Naples !.....Moi qui ne voulait que leur bonheur ! Un jour ils se repentiront d'avoir porté la main sur leur Roi ! .....Éloignons tout de ma pensée !.....(Il aperçoit les deux soldats,) Ah ! Ils me rendent les honneurs de la royauté...il est donc encore des

cœurs qui m'aiment ici.....Merci, mes amis, merci, relevez-vous...Vous aimez donc encore votre Roi ?

FRANCIS (avec larmes dans la voix.)

Si nous aimons votre Majesté ?...Oh ! Sire ! N'en doutez pas, j'ai combattu sous vos ordres, alors que vous étiez général, à la bataille d'Eyleau et de Wagram, je faisais partie avec plusieurs de mes amis, du 61e régiment de ligne, j'ai fait une charge sous votre commandement; oh ! oui, Sire, je me rappelle ce jour, où aux cris mille fois répétés de Vive l'Empereur ! Vive la France nous culbutions les carrés ennemis !

LE ROI (ému.)

Brave soldats !

PAOLA.

Et moi, Sire, je n'ai pas eu le bonheur de vous accompagner sur un champ de bataille.....mais, je n'ai pas oublié qu'une nuit...un incendie détruisit toutes nos propriétés... mon pauvre père fut enseveli sous les ruines.....Ma bonne mère seule survécut...mais elle était sans ressources !...Vous vîntes au Pizzo avec notre bien-aimée Reine Ca[illegible]..elle implora votre pitié et vous lui donnâtes le [illegible]de ce qu'elle avait perdu !

LE ROI (ému.)

Assez ! assez ! mon enfant, je n'ai fait que mon devoir d'homme et de Roi.

PAOLA.

Non, Sire ! Non, ce n'est pas assez, il fallait vous prouver notre reconnaissance, la mienne surtout, je ne vis qu'un moyen. c'était de me faire soldat, combattre et mourir pour mon Roi !

LE ROI.

Hélas mon enfant, tout est fini pour ma royauté !...la mort seule....

PAOLA (avec force.)

La mort ! Non ! Non ! Sire, les lâches ! Ils ne voudront pas, ils ne pourront pas vous condamner ! c'est impossible ! Vous le Roi...que des malheurs ont renversés de son trône !...oh ! non cela ne se peut pas.

LE ROI.

La mort ne m'effraye pas, mes amis, si on me donne des juges, s'ils me condamnent je la subirai sans murmurer.....Mais...retirez vous mes enfants, je me sens besoin d'être seul un instant (à Francis,) ta main mon brave !

FRANCIS (se précipite sur la main du Roi et l'embrasse.)

Ah ! Sire !

LE ROI (à Paola·)

Et toi, jeune homme.

PAOLA (avec feu et sanglottant,)

Moi, Sire ! ce n'est pas ma main que je voudrais vous donner, c'est mon cœur, c'est mon sang ! C'est ma vie !... ô mon Dieu ! que je souffre !

LE ROI.

Allez, allez, mes amis; votre douleur me fait mal.

PAOLA (s'en allant au fond.

Francis !...Vois-tu notre Roi .....C'est Luidgy, c'est ce traître qui l'a conduit ici.....C'est lui qui l'a livré à ses ennemis comme Judas a livré le Christ !...Eh bien je jure qu'il lui arrivera malheur !

SCÈNE 3me. (Ils sortent).

Le Roi (seul, les regardant sortir.)

Ah ! si tous les hommes ressemblaient à ceux-ci, si tout napolitain pensait comme eux, je serais assuré de mon trône !...Ah ! tout est fini !...Oh ! Napoléon ! Napoléon ! Tu m'as traité bien sévèrement ! Sans toi je ne serais pas venu me jeter sur ce rivage au milieu de tous mes ennemis, des vils partisans de Ferdinand qui s'est emparé de mon trône et qui quoique entouré de gardes, tremble encore de me voir revenir et pour sa sécurité, j'en ai honte pour lui, il ne reculera pas pour me traduire devant une cour martiale ! Ah ! oui, Napoléon, à tes yeux peut-être, je mérite des reproches, cependant tu devais te rappeler qu'il y avait deux hommes en moi ; le soldat dont tu avais fait un frère et de ce frère dont tu as fait un Roi ! Tu m'as mis autour du front un cercle de fer qu'on appelle une couronne et qui rend fou !...Oui, comme frère, j'ai eu des torts, mais comme Roi, sur mon âme, je ne pouvais faire autrement ! Je me vois encore environné d'un peuple et d'un régiment ! Ce peuple hurlait dans les rues !...Il n'y avait plus qu'à choisir, ou perdre ma couronne par ce naufrage révolutionnaire ou faire massacrer ce peuple !...Je me voyais placé entre ma concience et ma famille !...Si j'eusse été seul, j'aurais passé au milieu d'une flotte dans un bateau ou avec mon sabre au milieu de la foule.....mais j'avais une femme ...des enfants !...Cependant j'ai hésité, l'idée que le nom de traître s'attacherait à mon nom m'a fait verser plus de larmes que ne m'en coutera jamais la perte de mon royaume ! (il s'arrête) oh ! j'ai besoin d'air ! (il va à la fenêtre l'ouvre, et reste quelques minutes à regarder au dehors.) Que vois-je ? deux hommes creusant une fosse.....je ne me trompe pas...c'est l'endroit où cette furieuse populace s'est jeté sur moi au moment ou je suis tombé sur le sable.. Mais, pour qui cette fosse ? oh ! mes souvenirs ! ils ont fini... fini...ils entrent dans une maison ?...Que vont-ils faire ?... Ah ! les voilà...que porteut-ils donc ? oh ! un cadavre !... Mon Dieu ! Mon Dieu ! Rendez-moi ma mémoire ! oh oh ! affreux !...affreux ! Je me rappelle...une décharge eût lieu...un homme tomba !....c'était lui...c'était mon fidèle

aide de camp..c'était Campana, ô mon Dieu ! !...ô mon Dieu !...(il pleure et se cache la figure, et ferme la fenêtre du fond.)

SCÈNE 4ME.

Général Nunziante, le Roi.

NUNZIANTE.

Qu'avez-vous, Sire, vous pleurez ?

LE ROI.

Oui, Général, oui, je pleure, je pleure sur ce jeune homme de vingt-quatre ans que sa famille m'avait confié et dont j'ai causé la mort! ..Je pleure sur cet avenir, vaste, riche et brillant qui vient de s'éteindre dans une fosse ignorée, sur une terre ennemie, un rivage hostile ! ô Campana ! Campana ! si jamais je remonte sur le trône je te ferai élever un tombeau royal !

NUNZIANTE (ému.)

Sire ! Par pitié, laissez de côté ces souvenirs qui vous font mal et qui me brisent le cœur !

LE ROI.

Ah ! mon vieil ami, mon vieux compagnon d'armes ! Dites ? Dites. Est-ce dans une prison que devrait être votre Roi ?

NUNZIANTE.

Ah ! Sire ! Dieu m'est témoin, que si c'était en mon pouvoir vous n'y resteriez pas une minute.

LE ROI.

Je le sais, Nunziaute.....Et...a-t-on reçu des nouvelles de Naples ?

NUNZIANTE.

Non, Sire, pas encore, mais elles ne peuvent tarder d'arriver...Sa Majesté voudrait-elle prendre son diner.

LE ROI.

Je ne me sens aucun besoin, cependant, je vous suis, Général, nous couserons, nous parlerons du passé.

(ils entrent dans la salle.)

SCÈNE 5ME.

Le Capitaine Stralté, Paola, Francis, Soldats.

FRANCIS.

Eh bien, Capitaine, savez-vous quelque chose ? a-t-on reçu des nouvelles.

PAOLA.

Ah ! oui, Capitaine, parlez-nous de ce qui concerne notre Roi ?

STRALTÉ.

Hélas ! mes chers enfants, je crois que toute espérance est perdue....une dépèche royale de Naples ordonne la mise en jugement de Joachim Murat, déclaré ennemi public.

Tous les Soldats.

Oh ! c'est affreux ! c'est indigne !

STRALTÉ.

Silence ! mes amis, comme vous je l'aime, comme vous j'ai toujours admiré ce courage de lion !...Mais, hélas nous sommes tous subordonnés, nous n'avons qu'a obéir et à cacher même a tous les yeux l'amour que nous avons pour lui.....mais, retirons-nous, j'aperçois le Général Nunziante qui vient de ce côté avec le Roi.

(ils sortent.)

SCÈNE 6ME.

Nunziante, Le Roi.

NUNZIANTE.

Avez-vous quelques ordres à me donner, Sire.

MURAT.

Non, mon ami, non, pas pour le moment, souffrez seulement que je prenne un instant de repos (en riant) la journée d'hier a été épineuse, vous le savez et je me sens fatigué, je vais me jeter sur ce lit de repos,

NUNZIANTE.

Sire, je me tiendrai ici dans cette chambre, songez que je suis tout à vos ordres.

LE ROI.

C'est bien, allez, mon vieux camarade. ..Ah! à propos, si vous apprenez quelque chose, venez m'en avertir.

(Nunziante salue et entre dans la chambre, Murat se jette tout vétu sur son lit, moment de silence, musique sourde.)

SCÈNE 7ME,

Le Roi coûché, Stralté, (entre doucement.)

STRALTÉ.

Il dort, malheureux Roi! Pauvre proscrit!

LE ROI.

France! France! ...Caroline!...Mes enfants!

STRALTÉ, (le regardant)

Hélas! Tu ne la reverra plus cette France adorée, ta Caroline tes chers enfants, tu ne jouiras plus de leurs doux embrassements; tes ennemis triomphent, la mort seule est ton partage, ô mon Roi!

(Stralté heurte nne chaise, à ce bruit, Murat se réveille et se lève précipitamment.

LE ROI.

Ah ! C'est vous, mon cher Stralté, que me voulez-vous.

STRALTÉ (balbutie la voix émue.)

Sire !... je.....

LE ROI.

Ah ! Ah ! Il paraît que vous avez du nouveau à m'apprendre.

STRALTE (de même.)

Hélas.....oui, Majesté... je

LE ROI.

Allons, allons, du courage, mon cher Capitaine, vous voyez que j'en ai, moi, voyons ces nouvelles, qu'annoncent-elles ?

STRALTE (de même.)

Votre mise en jugement, Sire.

LE ROI (avec fierté)

Et par qui l'arrêt sera-t-il prononcé, s'il vous plaît ? où trouvera-t-on des pairs pour me juger ? Si l'on me considère comme Roi, il faut assembler un tribunal de de Rois, si l'on me considère comme Maréchal, il faut une cour de Maréchaux...enfin, si l'on me regarde comme Général et c'est bien le moins qu'on puisse faire, il me faut un jury de Généraux.

STRALTÉ

Sire ! Vous êtes déclaré comme ennemi public et comme tel vous êtes passible d'une Commission Militaire C'est la loi que vous avez rendu vous-même contre les rebelles.

MURAT (avec force.)

Cette loi fût faite pour les brigands et non pour les êtes couronnées, Monsieur. Je suis prêt, que l'on n'assassine! Je n'aurais pas crû le Roi Ferdidand capable d'une telle infamie !

STRALTÉ.

Sire, ne voulez-vous pas connaître la liste de vos juges ?

MURAT.

Oui, Capitaine, car ce doit être une chose curieuse, sez, je vous écoute.

STRALTÉ (ouvre un papier et lit.)

GIUSSEPPO FASCULO,—adjudant, commandant en chef état major, Président.
RAFAELLO,—chef de la légion de la Calabre inférieure:
LATERÉO,—Lieutenant Colonel de la marine royale.
LANRETTA,—Lieutenant Colonel du corps de génie.
FRANCOIS DE VENGE,—Capitaine d'artillerie.
FRANCISCO FROIO,—Rapporteur du Conseil de Guerre
IOVAO DELLA CAMERA,—Procureur genéral du tribunal iminel de la Calabre inférieure.
FRANCISCO PAPAVATTI,—Greffier.

LE ROI.

Ah ! ah ! Il paraît que leurs précautions sont bien ises.

STRLATÉ.

Comment cela, Sire ?

LE ROI.

Ne savez-vous pas que tous ces hommes à l'exception Francisco Frois, me doivent leurs grades et ils aunt peut-être honte d'être accusés de reconnaissance et oins une voix l'arrêt de mort sera unanime.

STRALTÉ.

Sire, si vous paraissiez devant la commission, si vous idiez vous-même votre cause ?

LE ROI.

Silence ! Monsieur, silence ! Pour que je reconnaisse les juges que vous venèz de me nommer, il faudrai déchirer trop de pages d'histoire ! Un tel tribunal est incompétent et j'aurais honte de me présenter devant lui ! Je sais qu'il est impossible de sauver ma vie laissez moi du moins sauver la dignité royale.

STRALTÉ.

Sire voici le lieutenant rapporteur Francisco, souffrez que je me retire.

LE ROI.

Restez, restez je vous en prie, mon cher Capitaine.

SCÈNE 8ME.

Les précédents, Francesco.

FRANCESCO.

Sire, la commission militaire est assemblée dans la salle du conseil .....veuillez me dire votre nom, votre âge, votre patrie.

LE ROI. (Il se lève avec majesté et d'une voix haute et sévère en étendant le bras droit.

Je suis Joachim Murat, Roi des deux Siciles et je vous ordonne de sortir !

(Le rapporteur s'incline et sort. Moment de silence solennel.)

SCÈNE 9ME.

Les précédents.

LE ROI.

Capitaine, vous le voyez, tout est fini !.....Puis-je adresser mes adieux à ma femme et à mes enfants.

STRALTÉ, (accablé de douleur.)

Ah ! mon Roi ! (il lui fait signe de la main de se mettre à table.)

LE ROI. (Il s'assied, écrit et lit à haute voix à mesure qu'il écrit.)

Chère Caroline de mon cœur, l'heure fatale est arrivée, je vais mourir du dernier des supplices, dans une heure tu n'auras plus d'époux et mes enfants n'auront plus de père ! Souvenez-vous de moi, n'oubliez jamais ma mémoire, je meurs innocent et la vie m'est enlevée par un jugement injuste. Adieu! mon Achille ! Adieu ! ma Letitia ! Adieu mes chers enfants ! Montrez-vous dignes de moi ! Je vous laisse sur une terre dans un royaume plein de mes ennemis ! Montrez-vous supérieur au malheur et souvenez-vous de ne pas vous croire plus que vous n'êtes en songeant à ce que vous avez été !... Adieu ! Je vous bénis ! Ne maudissez jamais ma mémoire ! Rappelez-vous que la plus grande douleur que j'éprouve dans mon supplice est celle de mourir loin de ma femme et de mes enfants et de n'avoir aucun ami pour me fermer les yeux ! Adieu ! ma Caroline! Adieu! mes enfants ! Recevez ma bénédiction paternelle, mes larmes et mes derniers baisers ! Adieu n'oubliez pas votre malheureux père.

JOACHIM MURAT.

SCÈNE 9ME.

Les précédents, Nunziante.

LE ROI. (Allant à Nunziante et lui remettant la lettre.) Général ! Vous êtes père ! Vous êtes époux ! Vous saurez un jour ce que c'est, de quitter sa femme et ses enfants !... Jurez moi que cette lettre sera remise !

NUNZIANTE (à travers les sanglots.)

Sur mes épaulettes ! Sur mon honneur. Sire ! de le jure.

LE ROI.

Allons ! Allons ! Général, du courage nous sommes soldats, nous savons ce que c'est que la mort ! .. Uue seule grâce. Vous me laisserez commander mon feu, n'est-ce pas ?

Nunziante (très ému.)

Cette triste faveur vous est accordée, Sire !

SCÈNE 10ME.

Les précédents, le rapporteur et gardes, les gardes por-

tent les armes pendant la lecture de l'arrêt, tous les autres sont découverts, la tête basse et dans l'attitude de la plus grande douleur.)

Le Roi (au rapporteur, les bras croisés.)

Ah ! vous venez me lire ma sentence ? Lisez Monsieur, lisez, je vous écoute.

Le rapporteur (lit.)

La commission militaire assemblée en conseil ce dit jour : 13 Octobre 1815 à l'effet de juger l'ex. Roi Joachim Murat, déclaré comme ennemi public, a prononcé la sentence de mort à la majorité des voix moins une. Il ne sera accordé au comdamné qu'une demi heure pour recevoir les secours de la Religion.

AU PIZZO, 13 Octobre 1815.

Les membres de la commission.

Le Roi (se tournant vers Nunziante.)

Général ! Croyez bien que je sépare dans mon esprit l'instrument qui me frappe de la main qui le dirige ; je n'aurais pas crû que Ferdinand m'eut fait fusillé comme un chien il ne recule pas devant cette infâmie, c'est bien, n'en parlons plus j'ai récusé mes juges mais non pas mes bourreaux ! .... Quelle heure fixez-vous pour mon exécution ?

Nunziante (accablé.)

Fixez la vous même, Sire

Le Roi (il tire sa montre, mais c'est le portrait de sa femme qui se présente.)
(il le montre à Nunziante.)

Tenez, Général, c'est le portrait de la Reine, n'est-ce pas qu'il est bien ressemblant ?

(Le général détourne la tête en pleurant et le Roi remet sa montre dans son gousset.)

Le Rapporteur

Et bien ? Sire, quelle heure fixez-vous ?

Le Roi (Souriant.)

Ah ! c'est vrai, j'avais oublié en voyant le portrait de

Caroline (il tire de nouveau sa montre.) Il est trois heures passées, ce sera pour quatre heures, c'est cinquante minutes que je vous demande..... Est-ce trop, Monsieur ?
(Le rapporteur sincline et sort avec le capitaine Stralté qui met son mouchoir sur les yeux.)

Le Roi (arretant Nunziante qui va pour sortir.)

Ne vous verrai-je plus, Nunziante ?

Nunziante. (avec douleur.)

Sire, mes ordres m'engagent d'assister à votre mort mais je n'en aurai pas la force !

Le Roi.

C'est bien, c'est bien, mon vieux camarade, je vous dispense d'être là au dernier moment mais je tiens a vous dire adieu encore une fois et vous embrasser.

Nunziante.

Je me trouverai ici, Sire, je vous reverrai.

Le Roi.

Merci, Général, Merci, maintenant veullez me laisser seul.

Nunziante (regardant à droite.)

Sire ! Il y a la un prêtre, consentez-vous à le recevoir ?

Le Roi.

Un prêtre !..... Oui faites le entrer.

Nunziante (introduit le prêtre et sort.)

SCÈNE 11me.

Le Roi ; Dom Antonio de Masdeo.

Le Roi (sévèrement.)

Que venez-vous faire ici ?

Dom Antonio.

Vous demander, Sire, si vous voulez mourir en chrétien ?

Le Roi (De même.)

Je mourrai en soldat ! Laissez moi.
(le prêtre reste les bras croisés.)

Le Roi.

Ne m'avez-vous pas entendu ?

Dom Antonio.

Pardonnez-moi, Sire, mais parmettez moi de croire que ce n'est pas votre dernier mot. Ce n'est pas la première fois que je parle à votre Majesté, ce n'est pas la première fois que je vous implor,e je vous ai demandé déjà une grâce, Sire, et vous me l'avez accordée.

Le Roi.

Et laquelle done ?

Dom Antonio.

Lorsque votre Majesté vint au Pizzo en 1810 avec la Reine, je demandai 25,000 francs pour relever notre Eglise et vous m'en fîtes donner 50,000.

Le Roi (souriant)

C'est que je prévoyais que j'y serais enterré !

Dom Antonio (avec âme.)

Eh bien ? Sire, j'aime à croire que vous ne me refuserez pas plus ma seconde prière, que vous n'avez refusé la première ! Sire ! Je vous le demande à genoux (il tombe à genoux tire un crucifix de sa poitrine) Sire ! Mourez en chrétien !

Le Roi (attendri.)

Cela vous ferait donc bien plaisir, mon père ?

Dom Antonio (se relevant et avec âme.)

Sire ! Je donnerais avec joie le peu de jours qui me restent à passer sur la terre pour obtenir de Dieu que son esprit saint vous visitât à votre dernière heure ? ! ! !

Le Roi.

Eh bien, mon père, qu'il soit fait selon votre désir !...

Ecoutez ma confession. (Le Roi s'agenouille, le Prêtre étend sur lui ses mains pour le bénir, il semble prier, il lui fait baiser le crucifix. Le Roi se lève.)

DOM ANTONIO.

Sire ! Me donnerez vous une attestation que vous mourez dans la religion catholique.

LE ROI.

De tout mon cœur, mon père, (il va à la table et écrit et lit le papier en le donnant au prêtre.) « Moi Joachim « Murat, Roi des deux siciles je meurs en chrétien, croyant « avec foi à la Religion catholique, apostolique et Romaine" maintenant, mon père, si vous avez une troisième grâce à me demander, hâtez-vous car dans quelques minutes il ne sera plus temps.

DOM ANTONIO.

Tout est fini, Sire ! Je suis heureux ! Adieu mon fils je vais prier pour vous !

(Le Roi lui prend la main le prêtre sort)

SCÈNE 12ME.

Le Roi (seul, il se promène quelques second et passe la main sur son front, s'asseoit sur son lit de repos.)

Encore quelques minutes et je ne serai plus !... O ma patrie !... O France !... Adieu !... un seul coin de terre hospitalière m'a été refusé, il faut que je meurs dans un pays plein de mes ennemis ! Mes anciens compagnons d'armes, même n'osent pas me montrer leur amour, on leur en ferait un crime ! ! ! O Roi Ferdinand ! Les fleurons de ta couronne pâliront au crime que tu commets en m'assassinant ! ! ! !... O mon Dieu !..... Mais..... allons ! allons... loin de nous le passé..... Voici bientôt l'heure de la mort préparons-nous pour la recevoir !..... (Le Roi va à la table où se trouve les objets de toilettre, il s'arrange ses cheveux se regarde dans le miroir, en ce moment 4 heures sonnent, le tambour bat lentement, la porte de la chambre s'ouvre, les soldats au nombre de 7, se placent en demi cercle devant l'estrade, les officiers ou quelques officiers se placent de chaque côté, la cloche tinte, quand

tous sont placés, Nunziante entre tenant son mouchoir sur les yeux, le Roi va à lui.)

LE ROI.

Merci, Général, Merci, mon vieux compagnon d'armes ! Vous m'avez tenu parole !... embrassons-nous pour la dernière fois et retirez-vous.

Nunziante, (sanglottant et se jettant dans les bras du Roi.)

Ah ! Sire !... Mon Roi ! ! !

LE ROI.

Allons, allons, du assez !— du assez, mon vieil ami... partez !... partez... vous m'ôtez mon courage !
(Nunziante sort vivement en pleurant accablé de douleur.)
Le Roi d'un pas ferme. la tête haute va se placer sur le l'estrade, il tire sa montre regarde le portrait de sa femme et s'adressant aux soldats.)
Allons, mes amis, du courage, je vais commander le feu ! Ne me manquez pas,

" Portez armes!
" apprêtez armes !
" Joue !
" feu !

(Murat reste debout, on doit remarquer sa figure noble e fière il sourit amèrement aux (soldats, que ce coup de scène soit bien fait,) au mot feu on tire dnas la coulisse, les soldats ont le canon du fusil au dessus de la tête du Roi pour montrer qu'ils ont honte de tirer sur lui.)

Le Roi, (attendri.)

Merci, mes braves amis, vous avez eu honte de tirer sur votre Roi ; mais comme tôt ou tard il faudra viser juste ; ne prolongez pas mon agonie, tout ce que je vous demande... visez au cœur , épargnez ma figure !... recommençons.

" Chargez armes. !
" Portez armes !
" Apprêtez armes !
" Joue !
" Feu !

(au mot feu, le Roi tombre dans la coulisse la toile tombre pour quelques instants, le Roi est étendu sur son lit de repos, tout cela doit être fait promptement, la toile se relève de nouveau, les soldats et les officiers forment cercle autour du lit mortuaire, Stralté Francis, Paolo, paressent plongés dans la plus grande douleur.

SCÈNE 13ME.

Soldats, officiers, Nunziante, Stralté(montrant le cadavre.) Général ! Voici notre Roi ! il n'y a que quelques minutes il était encore plein de vie sur ce lit de repos, O Général ! Général !

NUFZIANTE.

Mes chers enfants, je partage votre douleur, comme vous je l'aimais, mais vous le savez il a fallu cacher cette douleur ; mais du moins on ne nous empêchera pas de lui rendre les dernier honneurs militaires dus à un Roi !... j'ai encore cependant une bien triste et touchante nouvelle à vous apprendre à peine l'arrestation du Roi a telle été connue à Naples que la Reine Caroline a tout employé pour s'approcher du Roi Ferdinand, le jeune Prnice Achille, le fils de notre Roi que vous avez tous connu par son caractère si bon et si doux ; le Prince Achille, donc, voulut malgré tout venir au Pizzo pour voir encore une fois son trop malheureux père !... Hélas! au moment où cet enfant royal mettait le pied sur le rivage... l'exécution de Murat avait lieu !.....

Tous (avec douleur.)

Ah ! Ah !

Nunziante (regarde)

Tenez, tenez, mes amis, le voilà... le voilà... c'èst le père Dom Antonio qui l'accompagne, silence, ! silence. !

SCÈNE 14ME.

les précédents, Achille, Dom Antonio, Achille, (se précipite à genoux.)

Mon père !... Mon père ! (il pleure) Paola s'approchant de Francis, bas.)

Francis !... Luidgi est mort empoisonné ! (Francis bas)

Oh ! Justice de Dieu !

Nunziante (prenant achille par la main.)

Prince ! fils de notre bien-aimé et malheureux Roi, tous ceux que vous voyez ont toujours été devoués pour lui, hélas nous ne pouvions rien pour le sauver mais les larmes que vous nous voyez répandre vous sont un sur garant de notre amour pour lui ! Quand à vous jeune et infortuné Prince, vous serez héritier du courage et de la bonté de votre père ! Un jour vous reverrez la France, Un jour vous combattrez pour elle !... Mais quand vous serez loin de nous vous vous rappellerez qu'ici vous avez des amis, vous avez des hommes qui seront toujours prêts quand vous leur direz : Venez ! ! Faites part de nos sentiments à notre bonne et desolée Reine que nous n'oublirons jamais.

ACHILLE.

Merci, mes bravres amis, Oui je compte non seulement sur votre devouement mais encore sur votre amitié ; je ne vous oublirai pas auprès de ma bonne mère et sa douleur sera moins sensible en pensant que son époux a trouvé ici des braves qui ont pleuré et pleurent encore sur ses malheurs et sur sa mort. (à Dom Antonio) et vous mon père, qui l'avez vû, qui l'avez fortifié par vos saintes paroles, soyez béni !.. (à tous,) maintenant, mes amis, à genoux ! à genoux ! et une prière pour le malheureux qui n'est plus !

(tous tombent à genoux, Achille est au milieu, il lèvre les mains vers le ciel et dit.)

O mon Dieu, c'est mon père qui parait devant ton tribunal sacré !... Pardonne lui les fautes que lui ont fait commettre les hommes et accodre lui une place au séjour des élus.

La toile tombe.

TABLEAUX.

Le Roi sur le lit de repos, officiers et soldats forment le dernier cercle de chaque côté, de manière à ce que le

Roi soit visible feu de bangale vert ; le tambour bat au champ (chanp d'honneur.) Achille est au milieu du théâtre, à genoux.) (les soldats présentent les armes.)

E. DOIN.

COSTUMES.

Le Roi.— Habit brodé (or) pantalon bleu bande d'or.

Nunziante.— même costume moins riche.

Officiers.— Habit bleu, épaulette d'argent, épée.

Soldats.— Pantalon et habit bleu, bande rouges, sabre Képi.

Achille— Tunique noire ornée d'argent, casquette à glands or.

Le Pretre.— Costume ordinaire, manteau.

E. D.

BIBLIOTHÈQUE SAINT-SULPICE